

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 30.

Montréal, Jeudi, 26 Juillet 1883.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Saint-Jean de Matha, par Giulio.—M. Blain de St-Aubin.—Dom Bosco, par Saint-Genest.—Soutenance théologique.—Chopin.—Tout est bien qui finit bien, par Germain Picard.—Grève des opérateurs télégraphiques.—Les cannibales du Caucase.—Choses et autres.—Excursion à Trois-Rivières.—Amour et larmes par Mary (suite et fin).—Nos gravures : Le général Bouet et le contre-amiral Courbet ; Le Tonkin ; Ernest de Bouteiller ; Madame Dica-Petit.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Une charmante histoire circassienne sur un baiser.— Les échecs.

GRAVURES : Le général Bouet ; Le vice-amiral Courbet ; Tonkin : Position des pavillons noirs sur le fleuve rouge ; La citadelle d'Hanoi ; Un poste de pavillons noirs ; Mme Dica-Petit ; M. E. de Bouteiller sur son lit de mort.

SAINT-JEAN DE MATHA

Avec leurs hauts sommets, que les Alpes sont belles !

dit le petit savoyard de Guiraud. Montagnard de caractère et de cœur, il joue sur le bord du précipice où je tremble. Ni les rochers à pic, ni les gorges profondes n'ont de charmes pour moi : s'ils m'étonnent, ils m'effraient ; je puis les admirer, je ne saurais les aimer. Enfant du vallon aux pentes douces et à la cime boisée, je ne me sens à l'aise que dans le vallon.

Voilà pourquoi j'ai aimé Saint-Jean de Matha.

Quel océan lécha autrefois le dos arrondi de ses coteaux granitiques ? Quelles vagues taillèrent, souvent à l'équerre, ses durs cailloux ? Quelle main sema d'érables et de sapins ses vallons ? Quel ouvrier creusa ses lacs limpides, traça le cours de ses ruisseaux et ménagea le roulement de ses chutes imposantes ? L'histoire ne le dit point. Mais l'âme le devine. Dieu, le grand artiste, s'est servi de tous les agents de la nature pour préparer au Canadien, à l'entrée des régions montagneuses, une place où il puisse se reposer et se préparer à de nouvelles conquêtes.

L'habitant l'a compris. Il y a trente ans, il vint joyeux asseoir son humble chantier au milieu des grands bois. Sous les coups répétés de sa hache laborieuse, les pins roulèrent sur le coteau et les plaines onduleuses se montrèrent prêtes à se laisser déchirer par la charrue et à recevoir une semence qu'elles rendraient au centuple. Grâce au travail, aujourd'hui l'aisance règne en ces lieux autrefois désolés. Le chantier a été partout remplacé par une maison de bois propre et spacieuse ; là où se courbait, sous l'effort du vent, le pin sombre et stérile, ondule, à la brise, un froment gras et abondant, et partout, quelques fleurs cultivées avec soin, attestent que, sans avoir lu Horace, les habitants de cette belle paroisse ont su mêler en tout lieu l'utile et l'agréable. Si parfois le rocher nu se présente à la vue sur la crête des montagnes, il n'a rien qui désole : il ne semble être resté là que pour ménager des contrastes et pour rappeler, avec le pin qui l'ombrage, les longues luttes de l'homme avec la nature vierge.

Au milieu de ces vallons semblables à ceux du Bas-Maine, je cherchais mes Bas-Vestiers ou du moins quelque chose qui me les rappelât. Est-ce désir de les revoir ? est-ce imagination ? ou bien est-ce réalité ? J'ai cru les retrouver. Si illusion il y a, il n'y a sûrement pas injure : les Bas-Vestiers de là-bas en seront fiers comme un père est fier d'un fils qui lui ressemble, et ceux d'ici, j'aime à le croire, ne rougiront pas de la comparaison que j'ose faire.

Quand, avant l'aube, du vallon élevé que j'habite, je vois les mamelons noirs s'éclairer graduellement des pâles rayons de l'aurore et que le soir, sous le reflet des nuages rougeâtres aux franges dorées, je considère les grandes ombres s'allongeant et tremblotant dans la plaine ; quand je repose mes yeux sur l'herbe verdoyante des pâturages ou sur la cime des érables touffus ; quand surtout je m'enfonce dans le chemin creux taillé à pic dans le granit au gros grain et que je respire l'odeur du sarrasin en fleurs, tous mes rêves d'écolier, tous mes souvenirs d'enfance se réveillent à la fois. J'invoque la muse dès longtemps sourde à ma voix d'homme à cheveux grisonnants, j'entends la chanson mélancolique du vieux pâtre que j'aimais, je pense

aux courses à mulet dans les gorges dangereuses et je retrouve, qui voudrait s'offenser de cette petite gourmandise ? la galette, bonne toujours, mais jamais aussi bonne pourtant que sous un toit de chaume, avec un verre de cidre de poires, après trois lieues faites de rocher en rocher sous un soleil d'été. Cette avant-garde des Laurentides, oui, c'est pour moi la branche cadette des collines de Normandie, sans ses vieux donjons toutefois, sans ses ruines couvertes de lierre, sans la petite maison blanche, hélas ! que je ne revois plus qu'en rêve, mais que j'aime toujours au réveil.

Je ne l'ai peut-être pas assez fait ressortir dans ma petite étude sur le Bas-Maine : le paysan est spirituel. Il est rare qu'il n'ait pas toujours en main un clou pour toute cheville, et comme il sait le river ! un Irlandais même en aurait pour tout son *vit*. A Saint-Jean de Matha, l'habitant n'a pas dégénéré. On voit à première vue qu'il est compris dans la zone du *pays fin*. Quand, une pipe à la bouche, il commente à la porte de l'église, le sermon du curé ou encore, quand il discute, devant la maisonnette qu'on appellera par euphémisme la mairie du village, sur l'emplacement d'une nouvelle maison d'école, il sait faire plus d'une allusion salée et tirer plus d'une ruse de son sac. Quel dommage que des hâbleurs politiques viennent parfois détourner l'attention de cette bonne population de leurs intérêts locaux auxquels ils peuvent s'entendre et la porter sur des questions excitantes et pour le moins inutiles ! Mais passons sans faire de médisances !

Sans faire de médisances !... c'est contre nature. J'en évite une et je tombe dans une autre. Chez le Bas-Vestier, la chicane ne *voit* pas seulement, elle a toujours *la nappe mise*. Mes voisins m'assurent qu'au Bas-Maine canadien, l'esprit normand vit toujours ; je n'en crois rien, en dépit des juges de Joliette ; je le note pourtant, par respect pour les mauvaises langues. Au moins, on ne dira pas de Saint-Jean de Matha ce qu'on dit, bien à tort sans doute, de mon village devenu ville :

Gorron, ville de renom
Trois faux témoins pour un oignon.

Il y a trop de foi à Saint-Jean pour que le faux témoin s'y trouve. D'ailleurs, les oignons y sont rares et, partant, les juifs plus rares encore.

Saint-Jean de Matha a certains autres traits de ressemblance avec mon Gorron : les morts y dorment en paix, comme partout, et cependant, de leurs tombes, s'ils s'éveillent, ils embrassent un magnifique horizon. Qu'il ferait bon reposer là, près de l'autel, à la porte des vivants et aussi près du ciel bleu que sur la montagne de Montréal ! Aussi, à Saint-Jean de Matha, on n'oublie pas les morts.

Les vivants ne s'en plaignent pas. L'esprit de famille supplée au manque de ressources. Encore en reste-t-il pour l'étranger. Le pain de sarrasin se partage tous les jours plus facilement que le pain blanc et les *poulets à quatre pattes* que les dindons à deux. Bientôt, sous l'impulsion de leur zélé curé, ils vont bâtir une église de pierre là où une chapelle de bois, à peine suffisante pour une moitié de la population, s'élève maintenant. Nous pouvons le prédire d'avance : Notre-Seigneur recevra la meilleure part, et l'habitant n'en sera pas plus pauvre, ni l'étranger moins bien reçu.

Les chaînes de l'esclave brisées dans une main et la bourse dans l'autre, Saint-Jean de Matha est beau sur l'autel de l'église paroissiale. Il est encore plus beau dans le double esprit qu'il inspire au prêtre et aux fidèles qui l'invoquent comme un père et l'imitent comme un patron. Assis un instant à leur table hospitalière, je ne puis leur dire ma reconnaissance en termes plus appropriés qu'en ces vers du cardinal Pie, de douce et rafraîchissante mémoire :

Le souvenir est un pain que l'on goûte,
Quand des beaux jours les festins ont cessé,
Pain triste et doux que le temps sur sa route,
Laisse pour nous au désert du passé.

Dans cette vie où notre âme voyage,
L'on sent bien moins la fatigue venir,
Quand l'amitié comme un pain qu'on partage,
En plusieurs parts partage un souvenir.

Le souvenir, l'amitié et d'autres liens encore, oui, toujours et pour toujours !

GIULIO.

M. BLAIN DE ST-AUBIN

Nous avons déjà annoncé dans ces colonnes la mort de M. Blain de St-Aubin, arrivée à Ottawa le 9 courant. Les lecteurs de *L'Opinion Publique* partageront les regrets que nous a causés la perte de M. Blain. Ils ont pu apprécier son talent littéraire si varié, son goût délicat, sa profonde connaissance de la langue.

Depuis plus de vingt-cinq ans qu'il était en Canada, M. Blain a éparpillé dans une foule de journaux et de revues ses chroniques, ses vers et ses chansonnettes si vives, si animées, que l'on entendra encore longtemps dans nos salons. Il a su donner à ces productions légères de son esprit un tour charmant et un accent de franche gaieté gauloise.

A son arrivée à Québec, M. Blain fut nommé professeur de français des enfants de lord Monck, alors gouverneur du Canada. Il entra vers 1865 au bureau des traducteurs français. Connaissant parfaitement l'anglais, très maître de sa langue, M. Blain était un de nos rares traducteurs de mérite. Sous sa plume exercée, l'anglais ne prenait pas une tournure iroquoise, et n'affichait pas une série de contresens comme cela ne se voit que trop souvent dans les traductions, surtout dans les journaux.

M. Blain n'avait que 48 ans lorsque la mort est venue le saisir, juste au moment où il touchait à la réalisation d'un projet qui lui promettait de longues années de bonheur à lui et à son intéressante famille, à laquelle nous offrons nos sincères condoléances.

DOM BOSCO

Dom Bosco est un prêtre italien qui jouit en ce moment d'une grande réputation de sainteté en Italie. Il a fondé l'œuvre du Refuge des petits Enfants à Paris et ailleurs. Lors de son voyage à Paris, au printemps dernier, presque tous les journaux ont parlé de ce grand chrétien. Nos lecteurs aimeront à faire connaissance avec dom Bosco. Nous leur mettons donc sous les yeux une lettre qui les renseignera :

TURIN, 1883.

J'ai voulu profiter de mon séjour à Turin pour visiter la maison de dom Bosco. Quand, l'année dernière, il était venu passer une journée à Menton, je le lui avais promis.

J'avoue qu'au premier abord, l'attitude, la physionomie du saint ne m'avaient pas frappé. Dom Bosco n'est pas l'homme du premier moment. Au début d'une conversation générale, tout le monde tient plus de place que lui.

Comme il s'exprime difficilement en français, il reste dans la pénombre, puis peu à peu, des mots dits à voix basse, brillent comme des petites lueurs. Ces lueurs grandissent. Bientôt le silence se fait, on ne regarde plus, on n'entend plus que lui. Alors, quand on observe bien ce visage, on retrouve là le masque de l'homme créé par Dieu pour quelque chose.

Ces êtres-là sont d'une race à part. Ils vivent dans le temps et dans l'espace, sans connaître rien des événements humains, sans être jamais troublés ni arrêtés par ce qui nous occupe chaque jour : Aussi sont-ils invariablement traités de fous ; c'est le grand signe distinctif... Fous sublimes qui passent à travers la misérable espèce, douée de bons sens.

L'heure que je prenais pour aller à Turin était à la fois la meilleure et la pire. La meilleure, car dom Bosco est une actualité parisienne aujourd'hui—la pire, car étant à Paris, il ne pouvait me recevoir à Turin.

Du reste, quand on connaît le refuge d'Auteuil, l'oratoire de Valdocco n'a rien de frappant ; c'est beaucoup plus grand, mais bien moins poétique. Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est donc pas ce que vous voyez là, c'est ce que vous entendez dans la ville, dans le peuple, c'est la légende de dom Bosco.

Chaque quartier a son histoire qui montre bien le caractère de l'homme. Par exemple, il faut entendre